

l'homme ne s'affranchira peut-être jamais entièrement tant qu'on ignorera les vues profondes de l'être tout-puissant qui créa l'univers.

Pourquoi une éternité s'étant écoulée sans que sa gloire eût besoin de se manifester par ce grand ouvrage, et sans que sa félicité en exigeât l'existence, se déterminait-il à le produire dans le temps? Pourquoi sa sagesse y laissa-t-elle tant d'imperfections apparentes? Pourquoi sa bonté le peupla-t-elle d'êtres sensibles qui devaient souffrir sans l'avoir mérité? Pourquoi le méchant qu'il hait y prospère-t-il sous ses yeux, et le bon qu'il chérit y est-il accablé d'afflictions? Pourquoi les innombrables fléaux de la nature y frappent-ils indistinctement l'innocent et le coupable? Jusqu'à ce que ces obscurités soient éclaircies, l'homme deviendra, selon que l'ordre des choses lui sera favorable ou nuisible, adorateur d'Oromaze ou d'Arima; car la douleur et le plaisir sont la source de tous les cultes, comme les sensations sont l'origine de toutes les idées.

vii.  
Antiquités  
de l'Indos-  
tan.

En quel temps, comment et par qui l'Indostan fut-il d'abord peuplé? C'est une énigme qu'on n'a pas devinée, que jamais on ne devinera, à moins qu'un heureux hasard ne fasse découvrir quelques monumens authentiques qui ont jusqu'ici échappé aux recherches des meilleurs critiques, à la curiosité des voyageurs les plus avides d'instructions: cependant on ne peut s'empêcher de penser que cette région, tenant par une chaîne

de hautes montagnes au plateau le plus élevé du continent et le plus éloigné des invasions de la mer, dut être le pays où les hommes se rassemblèrent et se multiplièrent le plus promptement.

En général, ne peut-on pas assurer que le climat le plus favorable à notre espèce fut le plus anciennement peuplé? Un ciel doux, un sol fertile, ne dûrent-ils pas réunir les premiers habitans du globe? Si le genre humain a pu naître et s'étendre dans des régions affreuses, où il a fallu lutter sans cesse contre la nature; si des sables brûlans et arides, des marais impraticables, des glaces éternelles ont reçu des habitans; si nous avons peuplé des déserts où il fallait se défendre contre les élémens et contre les bêtes féroces, avec quelle facilité n'a-t-on pas dû se réunir dans ces contrées délicieuses où l'homme, exempt de besoins, n'avait que des plaisirs à désirer; où, jouissant sans travail et sans inquiétude des meilleures productions et du plus beau spectacle de l'univers, il pouvait s'appeler à juste titre l'être par excellence et le roi de la nature? Telles étaient les rives du Gange et les belles campagnes de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, et fournissent une nourriture saine et rafraîchissante; des arbres y présentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les espèces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire, dans l'Inde elles partagent avec leur maître l'a-



jouissance presque unique , était d'arriver aux exercices religieux au son des instrumens , avec des éventails destinés à écarter les insectes. C'était par des chants , par des danses , par des offrandes que l'idole était adorée. Pour peu que sa réputation fût étendue , on voyait accourir en grandes caravanes , des contrées les plus éloignées , des pèlerins qui trouvaient sur une route plus ou moins longue les secours de la plus généreuse hospitalité. Ces pieux fanatiques connaissaient à peine plusieurs des passions qui de tout temps ont agité le globe. C'étaient les travaux paisibles , c'était l'oisiveté qu'ils chérissaient. On leur entendait souvent citer ce passage d'un de leurs auteurs favoris : *Il vaut mieux être assis que marcher ; il vaut mieux dormir que veiller ; mais la mort est au-dessus de tout.* Leur tempérament et la chaleur excessive du climat ne réprimaient pas en eux la fougue des sens pour les plaisirs de l'amour , comme on n'a cessé de le répéter. La multitude des courtisanes , l'attention qu'ont toujours eue les pères de marier leurs enfans avant que les deux sexes pussent se rapprocher , ont , à toutes les époques , attesté la vivacité de ce penchant. Ils avaient de plus l'avarice , passion des corps faibles et des petites âmes.

Des mœurs simples devaient diriger le penchant des Indiens vers l'agriculture. Ils auraient pu en être détournés par le chagrin de n'exploiter que comme fermiers des champs dont le souverain

s'était arrogé la propriété exclusive. Mais , comme le fisc n'exigeait en denrées ou en métaux que le quart des récoltes , les laboureurs jouissaient d'une assez grande aisance pour supporter cette usurpation. Le peu qu'ils avaient d'énergie était employée à donner à la terre brûlante confiée à leurs soins une partie de la fertilité dont elle était susceptible. Les guerres civiles , les guerres étrangères ne les détournaient pas de leurs paisibles occupations. La terre qu'arrosaient de tant de sueurs ces bienfaiteurs de l'humanité était sacrée et inviolable. Les soldats se massacraient les uns les autres ; mais ils ménageaient les agriculteurs , comme des amis communs , et les campagnes fleurissaient même au milieu des flammes de la discorde. Des sillons étaient tranquillement tracés à côté des armées les plus féroces. Jamais le feu n'était mis aux grains , jamais les arbres n'étaient abattus.

Les Indiens ne cultivaient guère que pour eux ; mais ils manufacturaient beaucoup pour les autres. L'Asie , l'Afrique , dans les premiers âges , et plus tard l'Europe , firent une consommation prodigieuse des toiles de coton qui se fabriquaient dans l'Indostan. Toutes n'avaient pas le même degré de perfection ; toutes cependant trouvaient un débouché avantageux. Les plus fines , les mieux brodées servaient à la parure des grands et des riches ; celles dont le tissu était moins fini ou moins élégant habillaient la multitude. Toutes



les conditions avaient une prédilection marquée pour ceux de ces ouvrages qui étaient peints. Les couleurs en étaient si vives et si durables, les fleurs, les oiseaux, y étaient rendus avec tant de vérité, qu'on croyait voir les objets mêmes. Des substances très-variées devaient être employées pour arriver à ces grands effets. On en ignore le nombre et la qualité. Il est seulement connu qu'on y faisait un grand usage de l'indigo, qui depuis deux siècles est cultivé avec tant de succès dans le nouveau monde, et de la gomme laque, dont la possession exclusive est restée à l'Asie.

L'architecture n'entraîne pour rien dans les bâtimens civils et domestiques des anciens Indiens. Leurs maisons, dans les villes comme à la campagne, n'étaient construites que de planches, que de joncs entrelacés, que de boue durcie au soleil, toutes également couvertes de chaume; et la demeure des hommes puissans ne différait que peu de celles des gens du commun. On se forme d'autres idées à la vue des forteresses qui furent élevées dans l'Indostan aux siècles les plus reculés, et à des époques où cette belle région était vraisemblablement en proie à l'horreur des guerres civiles. Plusieurs de ces places, celles surtout qui avaient été bâties sur des hauteurs ou sur des montagnes presque inaccessibles, ont triomphé des ravages du temps. De l'aveu des bons connaisseurs, elles présentent encore un front redoutable. Cependant ces édifices, quoique très-imposans, étaient bien

inférieurs à ceux qui avaient pour objet le culte. Les premières pagodes furent creusées dans le roc. On en voit de très-étendues, de très-profondes à Salsette, à Éléphanta, et sur le continent, dans des montagnes plus ou moins éloignées de ces petites îles du Malabar. Combien il fallut de temps, et combien de bras pour ces prodigieuses excavations! Ces travaux parurent toujours si fort au-dessus des forces de l'homme, que les Indiens ne cessèrent jamais de les attribuer à des intelligences d'un ordre supérieur. A ces sombres cavernes placées à une trop grande distance les unes des autres pour satisfaire à la dévotion des peuples, succédèrent, dans toutes les provinces, des temples de forme pyramidale, qui ne recevaient une faible lumière que par la porte. L'habitude originairement contractée de célébrer les mystères sacrés dans l'obscurité empêcha d'y ouvrir des fenêtres. Vint enfin le temps où ces monumens religieux devaient acquérir de la grandeur, de la majesté, de la magnificence. La sculpture y rendit en relief les animaux, les hommes et les dieux, comme dans les premiers âges, mais avec un succès bien plus décidé. Sans approcher de la perfection où arrivèrent depuis les Grecs, les artistes de l'Indostan prouvèrent qu'ils n'étaient pas sans quelque goût et sans quelque talent.

On ignorait, il y a quelques années, si l'Indostan avait anciennement produit quelque ouvrage de génie digne d'occuper la postérité. A ces époques

viii.  
Religion,  
gouverne-  
ment, juris-  
prudence,



bondance et la sûreté ! Aujourd'hui même que la terre y devrait être épuisée par les productions de tant de siècles et par leur consommation dans des régions éloignées, l'Indostan, si l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats et sablonneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

Mais le peuple indien, qui couvre aujourd'hui un espace de cinq cents lieues de long sur une largeur à peu près égale, est-il sorti d'une seule tige ? ou d'autres nations, attirées par la douceur de ses mœurs, de ses lois ou de ses dogmes, sont-elles venues s'y incorporer ? Les monumens nous manquent pour résoudre ce problème. Si l'on en croit les habitans, tous, sans exception, se disent issus des Radjepoutes. D'un autre côté, les observateurs un peu profonds ont assez généralement pensé que les peuples qui remplissent cette grande étendue de pays diffèrent trop les uns des autres pour qu'on puisse leur donner la même origine. Dans le système de ces philosophes, il faudrait donc distinguer les Indiens primitifs de ceux qui ont embrassé leur culte. Si la plupart des voyageurs ne sont pas de cette opinion, ajoutent ces hommes éclairés, c'est que les nuances ne sont pas assez prononcées pour être aperçues par des yeux vulgaires. Elles existent pourtant, et sont peut-être plus marquées qu'elles ne devraient l'être entre des peuples professant tous, de temps immémorial, une religion qui règle jusqu'aux usages les plus communs de l'union sociale.

Il paraît que les Indiens, contents des fruits de leur terre natale et de leur destinée, ne cherchèrent jamais dans d'autres climats de quoi satisfaire leurs besoins ou leur ambition ; que les destructeurs du genre humain ne furent jamais regardés comme des héros dans cette paisible contrée ; qu'il n'en sortit jamais la moindre horde pour aller ravager le reste du globe. L'inconstance, si ordinaire à l'homme, eût-elle poussé vers l'émigration, on n'aurait que très-difficilement cédé à cette impulsion. La nation entière était intimement convaincue que l'Indus, que le Chriena, que le Gange, effaçaient tous les crimes de ceux qui s'y baignaient. Il faut penser qu'une politique bien raisonnée avait dicté cette superstition, puisque les trois fleuves sacrés coulaient à une telle distance les uns des autres, qu'il n'y avait pas dans l'Indostan une seule contrée dont les habitans ne pussent se purifier facilement de leurs souillures.

Les Grecs furent les premiers des Européens qui tournèrent leurs regards vers l'Inde ; et leurs écrivains, plus poètes que philosophes, trouvèrent dans une région éloignée et comme inconnue une ample moisson de merveilles, un vaste champ à des fictions. Ils en transformèrent les hommes en géans ; ils peuplèrent les fleuves de monstres. Ces chimères trouvèrent une foi entière chez des insulaires accoutumés à accorder une créance aveugle aux fables qu'on leur débi-



tait sur leur propre pays. Cet aveuglement ne commença à se dissiper qu'au temps d'Alexandre.

On fut instruit à cette époque qu'il s'était formé successivement dans l'Indostan plusieurs états, tous, ou la plupart, d'une assez grande étendue. Le gouvernement monarchique y était presque généralement établi, mais n'y avait point dégénéré en despotisme. Ce n'est pas que des corps intermédiaires, si propres à assurer les droits des peuples, y eussent arrêté les usurpations des souverains; une barrière peut-être plus forte les contenait dans les bornes d'une autorité légitime. La nation était partagée en plusieurs classes, dont celle des bramines était la première. Tout roi devait à ces hommes, que le préjugé plaçait au-dessus de lui, du respect et de la confiance. C'était une de ses obligations de leur demander des conseils et de déférer à leurs remontrances. Pour avoir manqué à cette espèce de devoir, plusieurs princes furent précipités du trône, et d'autres perdirent la vie. Heureusement ces terribles leçons ne furent que rarement nécessaires. La plupart des chefs de ces contrées se conduisaient en pères de famille, sans cesse occupés du bonheur de leurs enfans.

L'approbation exclusive que les Grecs avaient jusqu'alors accordée à leurs institutions ne les empêcha pas d'admirer la police qu'ils trouvèrent établie dans l'Indostan. Ils se passionnèrent principalement pour ces inspecteurs qui, dans les

villes, tenaient les registres des naissances et des morts, visitaient les marchés, vérifiaient les poids et les mesures, préparaient des maisons pour les étrangers, pourvoient à leur subsistance, les faisaient soigner dans leurs maladies, leur procuraient une sépulture honorable, et ne souffraient pas qu'il fût rien détourné de leur succession. Les campagnes avaient aussi leurs officiers chargés de mesurer les terres, de distribuer à propos aux champs les eaux réunies dans des réservoirs, de tracer et d'entretenir les routes nécessaires aux communications, d'élever de distance en distance des bornes qui pussent guider le voyageur.

De l'aveu des meilleurs juges qu'il y ait jamais eu de belles formes, la taille des Indiens était élégante, et leur physionomie était heureuse. On aimait une douceur mâle dans les traits de l'homme, et dans la figure de la femme une délicatesse pleine de grâce. Le maintien des deux sexes était aisé, mais d'une aisance accompagnée de réserve, de modestie et de respect. Ce peuple était doux, humain, soumis aux événemens. Jamais Indien ne murmura contre la Providence. Sans doute il était plus fier dans les montagnes, plus sauvage dans les lieux arides, plus intéressé sur les côtes, plus voluptueux dans les contrées fertiles. C'étaient pourtant partout les mêmes inclinations, les mêmes habitudes, les mêmes vertus, les mêmes faiblesses; c'était partout la même nation. Leur jouissance principale, leur